



## La chevauchée de saint Antoine

**Koba**

Alain Borer

Ed. Seuil, coll. Fiction & Cie, 16 €.

Lorsque Gustave Flaubert, décidé à se consacrer à la littérature, s'enferma dix-huit mois pour écrire *La Tentation de saint Antoine*, il convoqua, à l'issue de l'épreuve, ses deux meilleurs amis, Maxime Du Camp et Louis Bouilhet, et leur lut son œuvre d'un trait. Les deux, abasourdis et affolés, lui conseillèrent de jeter immédiatement le manuscrit au feu.

C'est que le roman, en effet, avait de quoi stupéfier, étouffer, restait, dans l'ordre bien rangé du roman contemporain, même furieusement romantique, un corps radicalement étranger. Heureusement Gustave ne les écouta pas, et *La Tentation* reste l'un des livres les plus étonnants, à ranger à côté des *Chants de Maldoror*, par exemple.

A ranger aussi à côté du *Koba* d'Alain Borer, qui nous donne une Chevauchée de saint Antoine également stupéfiante, d'un Flaubert pour le vocabulaire et l'érudition, d'un Borges pour l'humour et le sens des apocalypses, qui auraient du goût pour le haschich et sauraient le domestiquer pour écrire. Comparaison n'est pas raison, mais il ne s'agit pas ici de comparer, simplement de donner au lecteur, si l'on peut, quelques pistes.

D'abord le point de départ. Un ouragan dans une vallée du Caucase, qui détruit tout sur son passage. A quelle époque sommes-nous ? Entre Homère et l'ère chrétienne, entre Ninive et Rome. Le chef des Abreks, ivre de rage, décide que, puisque l'ouragan est envoyé par les dieux, il faut déclarer la guerre aux dieux, et à Dieu, où qu'ils se trouvent, dans le monde entier. Villen, le chef, éliminé, embaumé, dont le corps est enfermé dans un tonneau de miel, c'est Koba le guerrier, son assassin, qui reprend le flambeau décide.

Il réunit les tribus, toutes les tribus, certaines imaginaires, comme les Amazones privées de leur sein droit, d'autres sans doute réelles, toutes en tout cas issues de la légende ou de l'histoire, et d'une fiction qu'on dirait sans fin, sans fond. Alain Borer nous estomache de tous ces noms, aussi nombreux que les démons qui assaillaient Antoine, les soixante-dix peuples du Caucase, peuples inconnus de régions inconnues, « Tzanes au dos cassé, Khevsoures mangeurs de rats, Osses coureurs des bois, Touches au sexe encoché, Lazes voleurs de femmes, Colques buveurs de neigen, Nogaï aux chevaux bardés de fer,

puis, de loin en loin, Svanes chercheurs de poux... » Et l'auteur se paie même le luxe d'une note en bas de page, érudite : « Aussi est-il éminemment probable que les Phthirophages ou mangeurs de poux, dont parle Pline, sont leurs parents. »

Et voilà le tourbillon en route. « Alors ils trouveraient les vilages, dont les dieux sont tributaires. » Mais ce tourbillon a une direction, un sens. Attaquer et détruire les dieux est sans doute la plus grande ambition, mais cette guerre passe inéluctablement par la destruction des hommes, de tous les hommes, puisque l'illusion catastrophique que représentent les dieux est la chose du monde la mieux partagée. Et, de destruction en destruction, de massacre en massacre, les soixante-dix peuples seront anéantis eux aussi. Les dieux détruisent les hommes, rien qu'en faisant croire à leur existence. Les tribus, innombrables hiéroglyphes d'un ouvrage qui serait un gigantesque obélisque, sont une à une effacées, martelées. Et nul ne sait si les dieux, petits dieux des vallées caucasiennes, dieux monumentaux d'Egypte, Dieu de l'unique monothéisme, Israël, seront vraiment vaincus. Koba et ses Abreks ont beau, littéralement, dévorer les textes sacrés, les rouleaux, les Torah, le combat reste douteux, à jamais inachevé. Et si Koba survit, seul, dans l'immensité marine naufrageuse, rien n'est clos. « Koba, les membres liés par l'algue des ténèbres, sans savoir s'il montait ou descendait,



aperçut bientôt les lumières du palais de Poséidon, un immense palais aux colonnes dorées dont il s'approchait très lentement, en planant, en ondulant, agrippé à ses trophées, le masque d'Horus et le grand chandelier, tandis que plus rien ne vivait tout en haut sur la mer où s'attardait le vent. »

Étonnant livre qui se termine par un Index des Insoumis. Alain Borer n'a rien perdu de sa ferveur rimbaldienne, de son amitié pour ces « féroces infirmes retour des pays chauds » qu'aimait aussi Jacques Vaché. *Koba* est un roman anarchiste, le combat contre les dieux est le seul qui vaille d'être entrepris. Et peut-être, aussi, contre cette forme dévoyée des dieux, cette pièce d'or brandie comme un ostensor par un marchand parthe, à la naissance du livre. Étrange roman qui, par son érudition, sa virtuosité, son imagination aussi dépourvue de frontières, de bords qu'un anneau de Moebius, nous donne la preuve que la littérature peut dire, et dire ce qui est essentiel : la liberté.